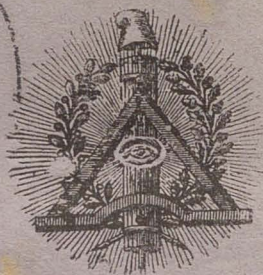
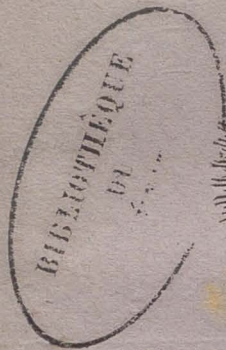


Cote 547

# THEATRE

## RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,  
FRATERNITÉ

ou





REVOLUTIONNAIRE

LIBERTÉ, ÉGALITÉ

FRATERNITÉ



note 547

# LE BANQUET

DES

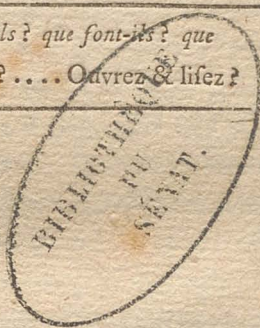
## PROSCRITS,

*Où l'on entendra raisonner bien des  
gens, & sur bien des choses.*

---

*Où sont-ils ? que font-ils ? que  
disent-ils ? .... Ouvrez & lisez ?*

---



---

1789.



THE UNIVERSITY OF CHICAGO

1920

LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CHICAGO

THE UNIVERSITY OF CHICAGO  
LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CHICAGO

THE UNIVERSITY OF CHICAGO  
LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CHICAGO

1920



# LE BANQUET

DES

PROSCRITS.

---

UNE chaise de poste simple & couverte de poussière s'arrête à la porte de l'auberge *des trois rois*, la plus considérable de la ville de *Hall* (1)... Un abbé en descend, un abbé, jadis pimpant, fier & superbe, maintenant souple, timide & craintif. Il entre, il s'informe de l'hôtesse si elle a un emplacement assez vaste pour donner un repas à plus de deux cents personnes. — Vous ne pouvez pas mieux vous adresser qu'à moi, M. l'abbé, lui répond-elle, j'ai une salle où je fais *noces & festins* qui tient justement deux cents couverts. .... Mais, permettez, est-ce un repas de francs-maçons que vous allez faire? — A peu près, madame; nous formons un ordre respectable dans le royaume: nous voulons aujourd'hui

---

(1) *Hall*, petite ville des pays-bas Autrichiens dans le Hainaut, à trois lieues de Bruxelles.



nous assembler chez vous, & sur-tout il faudroit que nous fussions seuls & libres, car nous avons des *réceptions* à faire...

L'hôteffe assure l'abbé que son *ordre* fera chez elle en toute liberté; le friand commande un dîner splendide, & en attendant la compagnie, il monte dans le salon pour prendre possession des lieux... Là, pour la première fois, il commence à réfléchir sur sa position actuelle & à jeter un regard douloureux vers le ciel qu'il remarque aussi pour la première fois. . . . « Hélas, s'écrie-t-il, hélas ! que je suis malheureux d'avoir obtenu la place de lecteur auprès d'une grande princesse !... N'aurais-je pas mieux fait de lire tout uniment mon bréviaire dans quelque bonne cure de campagne ? N'aurais-je pas mieux fait de lire simplement les gazettes plutôt que d'en devenir le héros ! N'aurais-je pas mieux fait !... »

Il alloit poursuivre ses doléances, lorsque la porte s'ouvrit. . . . C'est une compagnie nombreuse qui arrive : monseigneur le comte d'Art... tient par la main madame de *Polignac* qui regarde en souriant le prince de *Conti*. Les princes de *Condé*, de *Bourbon*, suivent la favorite, & une foule de seigneurs, parmi lesquels on distingue le belliqueux *Brogli*, termine la marche.

Eh quoi ! s'écrie la *Polignac*, l'abbé de *Ver-*



*mond* est déjà ici ? — Madame , j'ai pris les devants , afin que vous trouviez tout prêt à votre arrivée. — Toujours charmant , l'abbé , toujours prévenant les desirs des dames ! — & des cavaliers aussi , interrompt le comte d'Art. . . il est complaisant pour tout le monde. — Ah ! monseigneur veut rire , répond l'abbé ! — Rire , moi ! non parbleu : je vous réponds que je n'en ai nulle envie ! . . . mais , enfin , il faut surmonter notre douleur , & dîner . . . Feron nous bonne chère ? — Monseigneur sera content. — De bons vins ? — parfaits , je les ai goûtés. — A merveille : nous procéderons ensuite à la réception de nos candidats. Sont-ils ici tous ? — Non monseigneur : nous avons un conseil secret à tenir avant de les admettre dans notre corps. Tantôt vous les verrez arriver ici par milliers. — Tant mieux.

L'abbé s'empresse à aider les servantes de l'auberge , il apporte une bergère pour madame de Polignac , il pose un coussin sous ses pieds , un autre sous chacun de ses coudes , en un mot il est aux petits soins. La Polignac , pour récompense , lui donne un petit coup d'éventail & le place à côté d'elle. Chacun s'assied & l'on sert.

Au bout d'un moment , le comte d'Art. . . , qui ne mangeoit pas , s'écrie en poussant un pro-



fond soupir : quelle douce & quelle triste réunion , mes amis ! ... hélas ! faut-il que moi-même je sois forcé de m'expatrier , de fuir la France mon berceau , & de la regarder maintenant comme ma plus mortelle ennemie ! .. — Monseigneur , lui répond l'abbé ; c'est que les François sont ingrats ! c'est qu'ils ont oublié tous les services que vous avez rendus à la classe la plus aimable de la société , aux apôtres du plaisir , du luxe & du libertinage ? ... Sans vous , monseigneur , sans vous que seroient devenues les femmes entretenues & les filles de spectacles ? ... — Sans doute ; interrompt le prince d'*Esnain* , c'est une ingratitude marquée ; car enfin , qu'est-ce qui fait le bonheur d'un grand royaume ? c'est le plaisir ; & qu'est-ce qui étoit l'ame du plaisir en France ? c'étoit monseigneur. — Il ne raisonne quelquefois pas mal , ce gros d'*Esnain* , interrompt la Polignac !

*Le bon sens du maraut quelquefois m'épouvante.*

Madame est bien bonne , reprit d'*Esnain* ; il est vrai que je me pique de me connoître assez à tout : demandez plutôt à ceux qui m'ont vu dans les foyers des François & des Italiens ? ... C'est là où je brille ! —



M. de N A R... F R I S... (1)

A propos , d'*Esnain* , qu'as-tu fait de ta belle Raucourt ?

M. d' E S N A I N.

Ah ! ne m'en parlez pas ! vous me fendez le cœur ! si vous aviez vu notre séparation ! c'étoit un *drame* ; nous pleurions !...

M. de N A R... F R I S...

Sans doute qu'elle est morte de peur pendant la révolution.

M. d' E S N A I N.

Oh que non !... elle a abandonné , par prudence , son logement de la Chaussée d'Antin ; puis elle a demandé à sa bonne amie la *Chassaigne* à partager le lit de sa fille , afin d'avoir moins peur la nuit : c'est prudent , n'est ce pas ?

---

(1) Je prends le parti de nommer ainsi les interlocuteurs , pour éviter les répétitions des *dit-il* , *répondit-il* , *interrompit-il* , &c.



M. de NAR... F R I S...

Très-prudent!

Madame DE POLIGNAC.

Paix, badin!... songeons plutôt aux grandes affaires qui nous réunissent aujourd'hui!..... Savez-vous que voilà la plus terrible révolution pour nous!... Savez-vous que la *populace* demande nos têtes, & que si nous ne songeons à nous venger d'elle, nous deviendrons les victimes de sa vengeance!

Le maréchal de BROGLIE.

Laissez-nous faire, madame, M. le prince de Condé & moi, nous avons déjà pris des mesures infailibles pour venir à bout des Parisiens.

Madame DE POLIGNAC.

Eh quelles mesures?...

M. DE BROGLIE.

Savez-vous, madame, comment la cour de



Rome fit autrefois pour établir son despotisme sur les princes chrétiens ? ... Avant de déclarer la guerre à un monarque, elle promettoit le butin & le pillage de ses états à tous ceux qui viendroient se ranger sous ses saints étendards. Par ce moyen, tout ce qu'il y avoit de bandits, de scélérats, de gens perdus de dettes, dans les états du prince excommunié, le quittoient pour tourner leurs armes contre lui. Ces brigands, commandés par des légats, ravagerent leur patrie, égorgerent leurs freres, sans distinction d'âge ni de sexe, & gagnèrent ainsi des indulgences & des fortunes considérables (1).

Ce que la cour de Rome a fait, nous pouvons le faire aussi, c'est-à-dire que, n'ayant point d'*indulgences* à donner, il faut répandre des flots d'or : il faut soulever le peuple contre lui-même,

---

(1) Raymond V, comte de Toulouse, fut chassé de ses états par une armée de ces croisés, & son fils fut obligé de paroître en procession, nud jusqu'à la ceinture. Le légat lui passa une étole au cou, & la tenant d'une main par les deux bouts, & de l'autre lui déchirant les épaules avec des verges, il le mena ainsi jusqu'à l'église où il voulut bien enfin lui donner l'absolution. C'est sans doute ce Raymond V que M. Sédaine a traité, & que l'on va donner aux François ces jours-ci.



il faut promettre le pillage aux vainqueurs , il faut, par des fausses alarmes, par des mécontentemens multipliés, par une disette apparente, par des calomnies, s'il en est besoin, faire détester aux Parisiens & les chefs qu'ils se sont choisis, & cette liberté qu'ils ont tant désirée ! . . Que nous serons heureux si nous pouvons les amener au point de se dire entre eux : *j'aimerois mieux les prétendus fers que nous portions que cette liberté si vantée !* . . . Dès ce moment, Madame, ils sont à nous, dès ce moment nous en ferons tout ce que nous voudrons ! Point d'attaque de notre part, point d'armées, ils seront les premiers à s'entre-déchirer, à massacrer ceux qu'ils avoient mis à leur tête, & qui sont nos plus mortels ennemis, & à servir ainsi nos projets sans s'en douter. Voilà ce que j'attends des François, des Parisiens sur-tout : voilà la seule ressource qui nous reste & dont nous devons songer de hâter les effets.

MADAME DE POLIGNAC.

Bien vu, supérieurement vu ! mais comment nous y prendre pour faire réussir ? . . .

M. DE BROGLIE.

Rien de plus aisé : nous prendrons à notre



solde une foule de gens qui iront dans tous les coins de Paris dire d'abord avec un air de mystère : « vos représentans de la commune sont des traîtres qui vous trompent ! ils veulent vous faire mourir de faim ! ils sont tous de petits despotes ! ils vous font manger exprès de mauvaises farines pour s'enrichir , &c. &c. » ... Pendant ce temps , d'autres iront persuader aux fermiers qu'ils doivent moudre pour eux avant tout , qu'ils doivent mettre leur bled à tel prix , &c. : on brisera les moulins , & , s'il le faut , on ira jusqu'à défendre aux meuniers de moudre , sous peine de venir , à main armée , brûler leurs possessions ! ... Ensuite , vous en verrez d'autres publier *tout bas* que Paris doit manquer de pain , demain , après demain , tel jour enfin . . . Nous soulèverons le Palais Royal , ce thermometre de la fermentation publique ; nous sèmerons des querelles , des divisions dans toutes les assemblées , dans tous les districts ; nous exciterons surtout la jalousie & l'ambition , ces deux puissans mobiles des affections humaines ; nous détruirons la confiance , nous inspirerons l'envie , la terreur , l'esprit de parti , la défiance , & nous verrons bientôt s'écrouler , par son propre poids , ce grand édifice de la liberté dont le mot sonne si haut à



Poreille des Parisiens, & dont l'effet leur est si peu sensible.

Le prince de C O N D É.

Eh ! il pourroit le devenir.

M. de B R O G L I E.

Sans doute, il le deviendrait, & voilà ce qu'il nous faut empêcher.

Le prince de C O N D É.

Jusqu'à présent, comme vous dites fort bien, M. le maréchal, cette fameuse liberté n'est qu'un mot, un mot vuide de sens ; car les François n'ont jamais été si esclaves qu'ils le sont !... eh, quand il n'y auroit que cette milice bourgeoise à laquelle ils se sont assujettis !... Un citoyen n'est plus le maître de son temps, de ses occupations... Tous les huit jours, plus ou moins ( & encore il ne le fait que la veille au soir ) il est obligé de quitter son commerce, ses affaires, pour aller monter une garde de vingt-quatre heures, passer un jour & une nuit à la belle



étoile, courir les rues, exposer sa vie, revenir quelquefois blessé, estropié !... S'il n'a pas assez de zèle pour être dédommagé par l'honneur qu'il y a à servir sa patrie, à défendre ses frères, à se montrer citoyen, soldat & françois, il doit regarder ce nouvel établissement comme une chaîne bien pesante !... Ah, ah, ah ! je ne puis m'empêcher de rire de cette liberté-là !...

M. de B R O G L I E.

Eh ! laissez donc, est-ce que cela peut durer ?...

Le Prince de C O N D É.

Je les attends à la première neige !

M. de B R O G L I E.

Ils n'iront pas jusqu'au dégel.

Le Prince de C O N D É.

Je ne leur donne pas l'hiver !... plusieurs murmurent déjà de la perte de leur temps, des revues, des assemblées, des exercices, &c. (1).

---

(1) C'est le tort que nous avons, amis lecteurs !... ou



M. de B R O G L I E.

C'est ce qu'il nous faut : ce sont ces murmures : là qui flattent notre espoir. Patientons, mes amis, & nous viendrons à bout de tout sans qu'il nous soit besoin de lever une armée, ce qui ne seroit pas encore bien difficile !

Madame de P O L I G N A C,

Eh eh ! pas si aisé, je crois !

M. de B R O G L I E.

Bon, madame ! vous ne connoissez pas nos ressources ! d'abord la foule de ces gens qui n'ont ni existence, ni possession, ni état dans un empire : ceux-là sont du parti de l'*Amphytrion* où l'on dîne : ils ne recherchent que celui qui paie le mieux : *la patrie, la nation, se disent-ils, est-ce elle qui nous donnera du pain ? est-ce elle qui nous fera vivre ? Non : c'est la plus ingrate de toutes*

---

il ne faut pas s'engager, ou il faut se soumettre à tout ce qu'exige le service. Ah ! si nous pouvions nous entendre, comme nous mortifierions ces railleurs-là !



*les maîtresses ! il vaut mieux servir celui qui nous récompense (1) ! Voilà déjà des foldats , & qui seroient en grand nombre je vous assure .... En second lieu , nous verrions accourir une autre foule de bourgeois , de bons bourgeois même , ce sont tous les mécontents des districts ; ce sont tous ceux qui , ambitionnant des places , dues ou non à leurs services , ont vu déferer des grades à des gens qui le méritoient moins qu'eux , mais que la cabale & les factions ont nommés : ceux-ci diroient , voyez donc ? moi , qui me suis donné un tourment affreux depuis le 13 juillet , moi , qui n'ai pas dormi deux minutes dans mon lit , moi qui ai risqué ma vie , ma santé , sauvé les jours de mes concitoyens par mes talens , mes veilles & mon courage , je n'ai rien ! je ne suis rien ! ... C'est un tel qui est nommé ! ... C'est un tel qui n'a rien fait du tout , qui paroïssoit pour la première fois au district ! ... Oh ! si M. de Broglie levoit une armée , j'irois lui offrir mes services , je ne balancerois point à m'armer contre des ingrats , & j'aurois une place ; car enfin il m'en faut une ! (2) &c. ... Pefez-vous la*

(1) J'ai entendu tenir ces propos à deux compagnons maçons.

(2) C'est encore un discours que j'ai entendu moi-même , & l'indignation qu'il me caufoit m'alloit peut-être faire arrêter le jeune homme qui le tenoit , si , voyant



force de ce raisonnement, madame, est-il propre à combler nos espérances?... Qu'il y ait seulement douze mécontents comme cela par districts, (je ne compte point ceux des provinces) cela nous fait sur le champ plus de 700 hommes, & des hommes courageux; car ce sont presque ceux là qui ont montré le plus de courage dans la révolution..... On pourroit leur donner des postes, des bataillons à commander; je puis répondre qu'ils ne seroient point les moins adroits, ni les moins fideles.

M.<sup>e</sup> D'ESNAIN.

Comme tout cela est bien calculé! Une politique aussi profonde me confond, moi.

L'abbé de VERMOND.

Qu'en pense son altesse sérénissime monseigneur le comte d'Artois?

---

mon trouble, il ne se fût sauvé prudemment. Il faut convenir aussi que les nominations aux grades ont été bien mal faites dans certains districts.

Le



Le comte d'ARTOIS.

Sans doute , je suis de l'avis du maréchal ;  
mais je ne puis m'en défendre , un remord cruel  
me déchire , une répugnance invincible m'arrête :  
je ne pourrois me déterminer à verser le sang  
des sujets de mon frere , de mes concitoyens ,  
enfin , car ils le sont , & mes compatriotes !

L'abbé de VERMOND.

Que cela est bien dit ! monseigneur a raison.

Madame de POLIGNAC.

Bah ! bah !... enfance , préjugé !... croyez-  
vous , s'ils vous tenoient , vous ?...

L'abbé de VERMOND.

Ah ! madame la comtesse n'a pas tort !

Le comte d'ARTOIS.

Non , ils ne le feroient point !... non , je les  
connois , ils ne sont point cruels ; ils respectent



roient le sang de leur maître qui coule dans  
mes veines.

L'abbé de V E R M O N D.

Oh ! c'est vrai... monseigneur dit la vérité.

Le comte d' A R T O I S.

Avec cela , ils ont le roi pour eux !

L'abbé de V E R M O N D.

Oui , ils l'ont pour eux !

Madame de P O L I G N A C.

Ah ! qui empêcheroit encore de le détacher  
de son peuple , par des insinuations , des ter-  
reurs , des calomnies ?

L'abbé de V E R M O N D.

Mais... cela se pourroit encore.



Monſieur TH I E R R Y.

Non, monſieur, non cela ne ſe pourroit plus.  
Louis eſt trop ſincèrement attaché à ſon peuple,  
Louis eſt trop bon, trop juſte, trop ſenſible....  
Il a déjà été tant de fois trompé que ſon cœur  
n'eſt plus accessible qu'à la confiance, qu'à l'a-  
mour qu'il a pour les François, dont il con-  
noît bien la fidélité ;.... il n'y a plus d'inſua-  
tions, plus de faux avis à lui donner; d'ailleurs,  
moi, je vous avertis que je ne m'engagerois  
pas... je me rappelle un certain ſoufflet !..

Madame de P O L I G N A C,

Ah! ce ſoufflet !.. bon, eſt-ce qu'il faut  
prendre garde à cela ?

L'abbé de V E R M O N D,

Madame la comteſſe parle juſte : c'eſt une  
bagatelle, un ſoufflet ; je ne les crains pas plus  
que les coups de bâton, quand il s'agit de rem-  
plir ſon devoir, je m'explique.



## Madame de POLIGNAC.

Là, vous entendez l'abbé. Oh ! il n'est pas délicat, lui ! est-ce qu'il seroit parvenu donc, s'il avoit été si susceptible ?...

## L'abbé de VERMOND.

Madame la comtesse m'a toujours rendu justice....

On en étoit là de la conversation, lorsque l'on vint annoncer que M. le prince de Lambesc demandoit à entrer ; tous les convives s'écrièrent à la fois : non, non, nous ne voulons point le recevoir ! c'est lui qui nous a perdus ; c'est lui qui, par ses bravades & sa précipitation nous a fait perdre tout le fruit de notre entreprise : il a cru nous servir, eh bien ! tant mieux pour lui ; que nous importe le motif, quand l'effet nous a été si funeste ?.. Qu'il n'entre point & qu'il aille où il voudra subir la peine & les remords dus à un traître maladroït.

A ces exclamations, le prince de Lambesc fut évincé, & un moment après on annonça à l'assemblée trois dames de la plus grande élé-



gance; mais disoit-on, plongées dans une sombre tristesse : introduites , chacun se récria : eh ! c'est mesdames de *Narb... Fris...*, de *Lambert* & de *la Roche* !... Quelle est donc cette douleur qui paroît les consumer ?...

Les trois dames prennent place à table , & madame de *Narb... Fris...*, portant la parole, raconte la manière *indigne* dont les habitans de *Plombières* en avoient usé à leur égard.... Oui , dit-elle, nous étions toutes trois dans le bain, lorsque des jeunes gens, *malhonnêtes*, forçant la consigne du suisse, montent, nous saisissent malgré nos cris & nos larmes, nous emportent & nous exposent toutes nues sur la place publique, aux regards d'une vile populace dont les propos nous ont insultées pendant plus de deux heures ! — quoi, absolument nues, demande la *Polignac* ? — Oui, ma chère amie, absolument nues ! jugez combien notre modestie a dû souffrir !... — je me rappelle d'avoir lu cela quelque part, interrompit l'abbé de *Vermond*; & le journaliste ajoute même avec assez d'esprit que si la pudeur a souffert chez vous, mesdames, l'amour-propre.... y a gagné.



Madame de POLIGNAC.

« Ce petit libertin d'abbé ! vous taisez vous , monsieur ? Il s'agit bien de plaisanter ici !.. j'éprouve de la fureur , moi ! comment , avoir fait un tel affront à des femmes de condition !... c'est mourant !

L'abbé de VERMOND.

Eh , mesdames , croyez-vous que c'est la première fois que des charmes *de condition* ont été exposés aux regards lascifs de la roture : vous avez cela de commun avec la mère de la belle *Gabrielle Desfrées* (1) ; ce n'est pas que je ne vous plains sincèrement , il est odieux , il est abominable de se voir traiter ainsi par de

---

(1) La marquise d'Esfrées , mère de la belle Gabrielle , fut tuée dans une sédition à Yssore en Auvergne. Son corps resta dans la rue si indécentement exposé que l'on s'aperçut d'une mode qui s'étoit introduite depuis quelque temps parmi les femmes du grand monde : ce n'étoit pas seulement leurs cheveux qu'elles tressaient avec des rubans de différentes couleurs !... mode bizarre , & qui ne pouvoit être adoptée que par des femmes très-galantes.



la *Canaille* ; car il n'y a que des *petites gens* qui puissent manquer à ce point de respect à des dames de votre rang.

Monsieur de NAR... FRIS., à sa femme.

Mais , madame , il me semble que vous auriez pu vous dispenser de raconter si haut une pareille histoire.... la décence exigeoit...

Madame DE NAR... FRIS....

La décence ! la décence exige , Monsieur , que vous me venchiez de cette insulte , ou vous me perdez , oui , vous me perdez ; je mourrai de dépit & de rage.....

Ici M. de NAR.... FRIS.... employa toute sa rhétorique pour prouver à sa femme que , quelque desir qu'il eût de la venger , il falloit qu'il joignît son chagrin aux chagrins communs , & que tôt ou tard les habitans de Plombières & ceux du Royaume entier paieroient les outrages qu'ils faisoient tous les jours à la *condition*.

Le repas fini , il fut question de recevoir les candidats au nombre des membres du corps aristocratique : il s'en présentoit beaucoup : il falloit mettre à leur réception un air de splendeur & de



dignité. On passa donc dans un autre salon, que l'abbé de *Vermond* avoit eu soin de faire décorer, à peu près dans le genre d'un temple de francs-maçons ; à l'exception que l'on n'y voyoit point ces devises fraternelles, ces légendes sociales qui caractérisent la maçonnerie : on y remarquoit un trône, deux colonnes, des glaives, des tombeaux, des instrumens de mort & des maillets pour mettre à l'ordre.

Sur les frises du plafond, on lisoit ces mots : *despotisme, noblesse, prééminence*. Plus loin : *tout pour nous, qui sommes les premiers de la terre...* Un peu plus bas : *aux demi-Dieux ! .. & sur un côté : Ils sont tous faits pour nous servir .....* Enfin par-tout la hauteur, la sottise & la fierté caractérisoient les devises que l'on avoit imprimées en lettres d'or sur les ornemens du temple.

Quand chacun fut entré, il fut question d'élire un vénérable. Plusieurs suffrages désignoient le comte d'Ar...., vu son rang ; mais il sembloit avoir des remords, & il n'en falloit point pour occuper cette place. On avoit besoin d'un homme dur, haut & superbe, on nomma le prince de *Conti* qui se para sur le champ des bijoux de l'ordre. Ces bijoux consistoient en un cordon bleu, au bout duquel étoient suspendus une cou-



ronne de diamans, un sceptre de fer & un glaive; autour on lisoit : *tous trois dans le cœur*. Au lieu de tablier, le vénérable portoit une écharpe en forme de ceinture, & en place de truelle un marteau sur lequel étoit écrit : *il frappe à toutes les portes*.

Bientôt on ouvrit le temple par deux coups de maillets & tous les récipiendaires entrèrent à la fois, les yeux bandés, & la main droite sur la tête, comme prête à parer les coups auxquels leur nouvelle profession alloit les exposer.

Ils étoient en si grand nombre que, moi qui étois spectateur de cette scène *dans un petit coin*, je n'ai pu me rappeler tous leurs noms; mais je les reconnoîtrois à merveilles si je les voyois. Il y avoit une foule de commandeurs de Malte, de colonels, d'officiers, de maréchaux de camp, d'évêques, de curés & de gouverneurs de places; il y avoit même jusqu'à des financiers & des procureurs. .... Ces derniers se faisoient recevoir pour fuir la nouvelle constitution française qu'ils prévoyois devoir nuire beaucoup à leur état. Enfin, c'étoit une confusion étrange d'hommes & de femmes. On distinguoit parmi elles beaucoup d'actrices, dont la plupart, pensionnées par des seigneurs aristocrates, craignoient de per-



dre leur pension, dont un quartier même ne leur avoit pas été payé. Il y avoit, en un mot, de toutes les sociétés.

Le vénérable leur fit faire les épreuves de l'eau, du feu & du sang, qu'ils supportèrent fort bien, puis ils prononcèrent un serment terrible : ensuite tous s'embrassèrent & on leur donna le mot d'ordre qui étoit, si je m'en souviens bien, *Paris & Saint-Barthelemy*, & chacun les complimenta.

On alloit fermer le temple lorsqu'on entendit gratter doucement à la porte. Le vénérable envoya un surveillant qui vint bientôt lui dire tout bas à l'oreille qu'un membre de l'assemblée nationale demandoit à être secrètement introduit dans le temple; il ne veut, ajouta le surveillant, qu'être reçu dans votre sacré corps, puis s'en retourner bien vite à Versailles, pour éviter les soupçons. — Eh quel est ce membre de l'assemblée nationale, demanda le vénérable ? — Vénérable, c'est ..... M. l'abbé Maury. — L'abbé Maury ! eh tôt ! eh tôt ! qu'on le fasse entrer ? .....

L'abbé Maury entra, s'inclina, fit un souris gracieux, & adressa ce peu de mots à tous les frères. « Messieurs, comme membre de l'académie françoise, je viens vous assurer du respect



» profond & de l'attachement inviolable qu'ont  
 » pour votre auguste assemblée quelques - uns de  
 » mes confreres : ils vous supplient , si vous les  
 » en jugez dignes , de vouloir bien leur confier  
 » votre correspondance à Paris . . . . . & , comme  
 » membre de l'assemblée nationale , j'oserai  
 » prendre la liberté de me présenter au milieu  
 » de vous , tout suspect que ce titre puisse me  
 » rendre à vos yeux . . . . . mais , Messieurs , si  
 » vous vous rappelez mes services passés , dans  
 » le temps de la scission des trois ordres ; si , sur-  
 » tout , vous avez remarqué qu'à l'assemblée na-  
 » tionale je suis toujours de l'avis contraire de  
 » ceux qui veulent le bien , je vous prierai de  
 » prendre en considération ces titres non équi-  
 » voques de mon aristocratie , & de me permet-  
 » tre de prononcer à vos pieds le serment qui  
 » m'affiliera pour jamais à votre auguste com-  
 » pagnie » .

Ainsi parla l'abbé *Maury* , & bien des hono-  
 rables membres éleverent des motions pour ou  
 contre la réception qu'il demandoit . . . . . Enfin ,  
 les plus fortes raisons l'emportèrent : on remar-  
 qua que l'abbé *Maury* avoit presque toujours été  
 en contradiction avec les *Mirabeau* , *Rabaud de*



*Saint-Etienne, Lally-Tolendal, Clermont-Tonnerre, le Chapelier, &c. &c.* Le vénérable mit à l'opinion, par *assis & levé*, la question de savoir s'il seroit reçu ou non. L'unanimité des suffrages s'étant trouvée être en sa faveur, il reçut l'*accolade*, le mot d'ordre, & futa au cou de son ami l'abbé de VERMOND, qui l'embrassa de tout son cœur.

La cérémonie achevée, le nouvel initié prit congé de l'honorable assemblée, & s'en retourna à petit bruit à Versailles, où il fut sur le champ prendre sa place au milieu des représentans du peuple François.

On croyoit n'avoir plus rien à faire lorsqu'un autre candidat se présenta; mais avec plus de bruit & moins de précautions que l'abbé Maury. Vous deviez me connoître, Messieurs, s'écria-t-il. Je suis Messire Duval d'Esprémefnil, écuyer, graces à Dieu, depuis quelques années.

On s'écarte, on fait place à ce nouveau membre de l'assemblée nationale, on brûle de savoir ce qui l'amene, ce qu'il va dire. Il prend la parole :  
 » Vous savez, Messieurs, dit-il, qu'il y a une  
 » quinzaine de jours, à peu près, que les deux  
 » premiers ordres ont fait leur entiererenoncia-  
 » tion aux droits que leur avoient donnés leurs



» commettans , & qu'ils ont brisé tous les ob-  
 » tacles qui s'opposoient à la réunion complète.  
 » J'ai été obligé de faire comme les autres , moi ;  
 » mais ça n'a pas été de mon bon gré , je vous  
 » l'avoue. J'ai vu avec peine se fermer la seule  
 » porte par laquelle je pusse faire entrer dans  
 » l'assemblée nationale les schismes & les di-  
 » visions. Dès ce moment j'ai formé le projet de  
 » m'aggréger à votre corps respectable ; j'ai formé  
 » le projet de favoriser vos vues autant qu'il seroit  
 » en mon pouvoir .... me voilà , chers confrères  
 » aristocrates : voyez si vous voulez un noble  
 » de plus dans votre compagnie , ma femme ,  
 » mes filles & tous mes parens de ville & de  
 » campagne sont tous prêts à suivre mon exem-  
 » ple , si vous m'acceptez ».

Messire Duval Desprémefnil eut beaucoup de  
 peine à terminer ce petit discours ; car dès l'ex-  
 pression d'un *noble de plus* , des murmures s'é-  
 roient élevés dans l'assemblée : ils redoublèrent  
 bientôt & le vénérable eut beaucoup de peine  
 à mettre l'ordre parmi les freres aristocrates.

Il s'éleva une infinité de motions pour &  
 contre : l'un disoit , *il tourne à tout vent* , *il n'a*  
*point de tête* : *il en a trop* disoit l'autre , *il seroit*  
*battre deux montagnes* , enfin , le résultat des dé-



libérations fut que messire *Duval d'Esprémefnil* seroit reçu ; mais seulement comme député du corps des aristocrates à l'assemblée des représentans de la nation , pour inspecter tout ce qui se passeroit dans cette assemblée , & en faire ensuite son rapport au vénérable ; ... on pourroit donner à ce ministre le titre de *correspondant* ; moi j'en fais un plus vrai , mais plus trivial & que je me garderai bien de dénommer ici , dans la crainte de manquer au respect que j'ai pour messire *Duval d'Esprémefnil*.

Comme on alloit fermer le temple on vint remettre au vénérable un paquet qui portoit le cachet de *M. Caron de Beaumarchais* ; *M. Caron de Beaumarchais* n'étoit point encore affilié à la compagnie ; mais apparemment qu'il désiroit mériter cet honneur , puisqu'il lui écrivoit une lettre conçue en ces termes :

M E S S I E U R S ,

Connoissez toute mon estime pour vous , par l'avis que je prends la liberté de vous donner. Tous les ministres , vos amis , sont disgraciés , *Foulon & Sauvigny* ont été pendus ces jours-ci ; voici les nouveaux appelés au ministère.



L'archevêque de Bordeaux Garde des Sceaux

L'archevêque de Vienne, la feuille des bénéfices.

M. *Paulin de la Tour-du-Pin*, le département de la guerre.

M. le maréchal de *Beauveau*, rentre au conseil.

&c. &c. &c.

M. *Bailly*, maire de Paris, est malheureusement le plus honnête homme du monde; il se fait chérir de plus en plus.

M. le marquis de *la Fayette*, qui joint au feu & au courage de la jeunesse la sagesse & la prudence de l'âge mûr, est l'idole des Parisiens: ce jeune héros, l'ami de Washington, l'émule & le rival des *Turenne*, des *Condé* & des *Desfains*, viendra à bout de son projet. Oh! oui, il en viendra à bout: il a tout pour se faire adorer, par conséquent il a tout pour se faire obéir.

Je ne vous parlerai point des représentans de la commune; ce sont des *Diabes* pour être zélés & infatigables; il y a là un *Vauvilliers*, un *Blondel*, un *Joly* qui ont tous les talens & & toute la probité possible... mais, tous sont aussi estimables, c'est ce qui est désolant... allez,



les Parisiens !... s'ils sentoient combien ils sont heureux !

Adieu, Messieurs, adieu !... je suis &c.

*P. S.* Est-ce qu'on n'a pas voulu me chasser, moi, du nombre des représentans de la commune, parce que j'ai sur mon corps un décret d'ajournement personnel !... une misère comme cela, ça les effraye ; mais j'en viendrai à bout, j'ai de l'or : adieu, messieurs ?

A ces tristes nouvelles tous les visages des aristocrates parurent consternés... Il se fit un bruit sourd dans l'assemblée, & l'on décida unanimement qu'il étoit instant de mettre sur le champ en exécution le grand projet de M. le maréchal de Broglie, concernant les alarmes, les émeutes, les divisions qu'il falloit semer adroitement parmi le peuple, & ce plan fut rédigé en un seul article qui suit :

« Il sera incontinent remis des sommes d'or à M. l'abbé de Vermond, qui se chargera de les répandre aux gens bien intentionnés qui voudront semer des faux bruits dans tous les quartiers de Paris. Pour le reste on s'en rapporte à sa prudence ».

L'abbé



L'abbé de *Vermond* promet tout, l'assemblée fut levée, l'aubergiste fut payé & la petite cour partit dès le même soir pour bruxelles où elle est maintenant, où elle reçoit tous les jours des nouvelles des progrès que font sur les françois trop crédules les inculpations, les doutes, les soupçons, les terreurs & les alarmes que ses correspondans font voler dans tous les coins du royaume.

*Note de l'Editeur du banquet des Aristocrates.*

Vous venez d'entendre, amis lecteurs, les discours de nos ennemis les aristocrates? Vous venez d'apprendre les projets qu'ils conçoivent, les espérances qu'ils forment? C'est sur nous qu'ils fondent cet espoir, ces projets: c'est sur notre méfintelligence, nos craintes, notre défiance qu'ils établissent tous leurs noirs complots... Oh! s'il étoit possible que la France entière, comme une grande famille, pût s'entendre, s'accorder, se cultiver, s'expliquer, & se réunir comme un faisceau indestructible!... s'il étoit possible que nos freres, nos compatriotes, les gens qui n'ont ni éducation, ni fortune, ne se montassent point la tête sur des terreurs paniques, s'en rapportassent à la probité de leurs



représentans , à l'assemblée nationale & à la commune de Paris ! ... s'il étoit possible que , manquant de pain , par exemple , si jamais ce malheur arrivoit ( ce que je ne puis croire ) , chacun se fît une raison & se dît : *n'importe , on veut nous prendre par la famine , on ne nous aura point !...* mais alors , ô discorde qui fait frémir ! alors on verroit une partie des citoyens courir sur les autres , les tendre à partie , les accuser , les égorger , hélas , sans entendre ni l'humanité , ni la raison ! ... & le but des aristocrates seroit rempli.... O mes concitoyens , souffrons ensemble , s'il faut souffrir : Essuyons réciproquement nos larmes ! ... que dis-je , nous n'en verserons jamais tant que nous serons animés tous par l'amour du bien public , par l'auguste liberté que nous venons de conquérir & qui ne doit pas dégénérer en licence , par la soumission aux devoirs que nous nous sommes imposés nous-mêmes , & par la confiance , je dirai plus , par l'obéissance que nous devons à des chefs que nous avons choisis , à des chefs dont les fonctions sont si pénibles , si embarrassantes , si dangereuses que bien peu de nous seroient en état de les remplir comme eux , s'ils étoient à leur place.



